Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 64 (1967)
Heft: 11

Rubrik: Pratique ou technique apicole

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ou moins vive due à la salive venimeuse, à la fois hémolytique et toxique déversée dans la plaie.

L'abeille possède, chacun le sait, un dard abdominal constitué par deux soies barbelées. Ces soies, de par leur conformation en harpon, ne peuvent être dégagées que lentement par des mouvements complexes et un retournement de l'abeille sur elle-même. Dans le cas d'une piqûre à l'homme ou à un animal, dans son affolement l'abeille sous l'action déclenchée par le réflexe de l'attaque, s'envole brusquement, abandonnant tout son appareil vulnérant. En revanche, s'il y a combat entre abeilles, la victorieuse, celle qui aura réussi à introduire son dard entre deux anneaux abdominaux de son adversaire, ne sentant plus la moindre résistance, se calme peu à peu et prend tout son temps pour dégager son aiguillon. Il est donc faux de croire qu'une abeille meurt toujours après avoir piqué.

Un autre exemple de lutte physicochimique se rencontre chez une espèce de termite africain, les *Eutermes*, dont les soldats possèdent une corne frontale effilée sécrétant un liquide gluant. La termitière est-elle attaquée qu'aussitôt les soldats se précipitent et déversent sur le corps des intrus un liquide épais et visqueux qui les mettra en fuite ou les fera périr par étouffement.

L'*Apis florea*, petite abeille de l'Inde, se sert elle aussi de glu qu'elle ne produit pas elle-même mais qu'elle va récolter sur les bourgeons. Cette glu sera fixée aux branchettes qui supportent son nid afin d'empêcher les fourmis de piller son miel. Les fourmis, pour passer, entassent sur la glu des brindilles qui sont aussitôt engluées par les abeilles. Il faut croire que ce sont elles qui ont le dernier mot puisqu'il y a toujours des apis florea.

Vous constaterez que l'homme dans ce domaine, comme dans bien d'autres, n'a rien inventé. La guerre chimique a une origine qui se perd dans la nuit des temps puisque les insectes utilisent le poison sous toutes ses formes, non pas dans un dessein offensif, mais défensif, en utilisant des moyens et des dispositifs extrêmement variés et raffinés.

Paul Zimmermann.

PRATIQUE OU TECHNIQUE APICOLE

LA SÉLECTION EN APICULTURE

Beaucoup plus qu'autrefois, l'on cherche actuellement, pour remédier aux faibles récoltes, à sélectionner les races et les sou-

ches, afin d'éliminer les colonies les moins productives et d'introduire un sang nouveau, permettant comme dans d'autres domaines d'améliorer la production du miel.

C'est, certes, un bon travail, et je me rallie entièrement aux recherches de tous ceux qui œuvrent dans ce but. Un facteur seulement est trop souvent négligé, bien qu'étant l'un des principaux entrant en ligne de compte : c'est la sélection, ou plutôt le choix de l'emplacement d'un rucher. La meilleure souche et les meilleures races ne peuvent produire du miel que si l'endroit où elles sont placées peut leur fournir du nectar en suffisance pour le butiner. Si ce n'est pas le cas, malgré toutes les qualités des colonies, elles ne pourront que vivoter ou agoniser. L'abeille ne peut fabriquer du nectar, elle est tributaire des plantes mellifères se trouvant dans son rayon d'activité et ne peut que récolter ce que la nature met à sa disposition. Certes, l'emplacement pour l'installation d'un rucher n'est pas toujours facile à trouver, car l'apiculteur ne possède pas toujours des terrains se trouvant dans une zone favorable, et il n'est souvent pas facile d'en louer, car bien des propriétaires s'y refusent, par crainte des piqûres.

Les arbres fruitiers, cerisiers, pruniers, pommiers, fournissent dans notre pays un bon apport, mais malheureusement leur floraison est précoce, et survient avant que les colonies n'aient atteint leur complet développement, ne pouvant ainsi fournir l'armée des butineuses, permettant de récolter en totalité cette importante source de nectar. Tous les apiculteurs ont pu constater que c'est à l'époque de cette floraison que les abeilles construisent le plus rapidement les rayons garnis de feuilles gaufrées. Un arbre fournit autant de fleurs que bien des hectares de prairies ; c'est donc une source mellifère de première importance, mais malheureusement de courte durée. Cette flore ne dure guère que trois semaines, et encore est-elle fréquemment interrompue par les intempéries fréquentes au cours de cette période printanière. Les abeilles ne peuvent amasser beaucoup de provisions sur cette magnifique floraison et cette récolte est rapidement absorbée par l'élevage du couvain qui atteint son point culminant une fois cette flore passée.

Après la floraison des arbres fruitiers, il ne reste, en attendant la miellée forestière, que les fleurs des prairies qui deviennent de plus en plus rares, car les surfaces occupées par les emblavures, cultures fourragères, pommes de terre, sont remplacées les années suivantes par les fenasses, sans aucune valeur pour l'apiculture.

Le colza et la dent-de-lion sont mellifères, mais sur les coteaux, ces plantes ne fournissent souvent qu'un maigre apport. C'est ainsi que sur des paliers, avec nappe souterraine, les fleurs fourniront une belle récolte, tandis qu'elle sera à peu près nulle sur les

terrains séchards. Pour que la plante sécrète le nectar, il lui faut un sol favorable en humidité.

Lors d'une inspection de ruchers au cours d'une matinée, je constatais une forte activité, et si un rayon était tenu en position inclinée pour l'examen du couvain, le miel s'écoulait à grosses gouttes. Un important champ de colza sur un terrain en coteau se trouvait à une dizaine de mètres seulement, mais m'étant rendu sur place, je fus surpris de n'y observer que de rares abeilles, tout au plus une ou deux par mètre carré. Les dents-de-lion du voisinage n'étaient de même que peu visitées. M'orientant ensuite dans la direction de vol des butineuses rentrant à la ruche, je découvris la source de cette récolte. C'était un assez vaste champ de dents-de-lion se trouvant à 400 mètres de distance environ, mais situé au revers et dans un terrain assez humide, La presque totalité des fleurs était visitée par les abeilles.

L'après-midi, vers 16 heures, alors que les dents-de-lion avaient déjà fermé leurs corolles, l'activité du rucher avait très fortement diminué. Le champ de colza était plus fréquenté, mais l'observation me fit constater que la grande majorité des abeilles ne récoltait que du pollen.

En outre, observant le temps de butinage sur une fleur, l'abeille ne s'arrêtait que de 4 à 6 secondes sur chacune d'elles. En revanche, le temps se prolongeait jusqu'à 130 secondes sur une dent-de-lion ou une scabieuse, se trouvant sur un bon terrain. L'abeille qui la quittait regagnait généralement sa ruche, ayant pris sa charge sur une ou deux fleurs seulement.

En l'absence des fleurs de vieilles prairies, sauge, scabieuse, esparcette, qui disparaissent avec les nouvelles méthodes de culture, nos ruches sont souvent réduites au chômage forcé pendant deux mois, ayant consommé toutes leurs réserves récoltées sur la flore fruitière. Il ne subsiste plus comme espoir que la manne des sapins, pour autant que les forêts aient des peuplements de cette essence à faible distance, le rendement diminuant avec l'éloignement pour devenir à peu près nul à partir de deux à trois kilomètres. La miellée de sapin est d'ailleurs toujours aléatoire et problématique, car elle dépend d'un temps favorable et d'intermédiaires, pucerons, dont les conditions de développement ne nous sont pas encore très connues. Dans notre contrée, les miellées de forêt ne sont guère constatées que de deux à quatre ans sur dix, et souvent de courte durée.

Dans un prochain numéro, je donnerai quelques renseignements sur certaines plantes mellifères trop peu connues, mais qui fournissent des récoltes assez régulières aux apiculteurs qui ont la chance de se trouver dans leur zone de croissance.

Gorgier, 13 septembre 1967. *M. Baillod.*